

L'ENFANCE RECOMPOSÉE :
ENFANCE DE NATHALIE SARRAUTE
ET QUOI ? L'ÉTERNITÉ
DE MARGUERITE YOURCENAR

par Walter WAGNER (Traun, Autriche)

Qu'est-ce qui nous permet de comparer les souvenirs d'enfance de Nathalie Sarraute et de Marguerite Yourcenar ? Le fait qu'elles aient vécu à Paris à peu près en même temps ? Le hasard d'avoir assisté au service orthodoxe de la rue Daru ? (Elles auraient pu se croiser...)

Nées en 1900 et 1903 respectivement, filles uniques, issues du même milieu social, élevées par leur père, frôlées par le choc de la Grande Guerre, Sarraute et Yourcenar furent conditionnées par des environnements similaires. Sans prétendre croire que des coïncidences biographiques si évidentes laissent nécessairement des traces semblables dans leurs écrits, je suis curieux d'en savoir plus.

Abordons la première question. De quels types de textes s'agit-il ? Autrement dit, y a-t-il récit d'enfance ? Le titre du volume de Sarraute suggère ce que le contenu confirme et qu'une photo sur la couverture de l'édition de poche précise de façon définitive : voilà l'histoire de Nathalie Sarraute enfant.

Elle commence par son départ à l'âge de deux ans d'Ivanovo, son village natal en Russie, à la suite du divorce de sa mère qui s'installe à Paris avec sa fille et son nouveau mari. En 1906, Nathalie retourne à Saint-Pétersbourg, toujours avec sa mère et son beau-père Kolia. Un an plus tard, le père de Nathalie s'établit à son tour dans la capitale française et fonde une fabrique de matières colorantes, analogue à celle qu'il avait à Ivanovo. À partir de 1909, Nathalie vit avec son père qui s'est remarié lui aussi entre-temps. L'autobiographie s'achève par l'entrée de la jeune fille au lycée Fénelon et une brève évocation d'un rendez-vous avec sa mère, en visite à Paris qu'elle est obligée de quitter précipitamment lors de la mobilisation générale en 1914 afin de regagner la Russie.

Yourcenar, moins explicite que Sarraute, propose une version condensée des premières années de sa vie. À vrai dire, elle ne consacre que « Les Miettes de l'enfance », unique chapitre purement autodiégétique de ses *Mémoires*, à parler de la fille qu'elle fut, le sujet

principal étant la vie de ses aïeux. Elle se range pour ainsi dire dans la longue lignée d'aristocrates qui font eux-mêmes partie d'une humanité dont l'origine se perd dans la nuit des temps, respectant la devise autobiographique telle qu'elle l'a consignée dans les « Carnets de notes » rattachés aux *Mémoires d'Hadrien* : « Tout être qui a vécu l'aventure humaine est moi » (*MH*, p. 537).

Le moment sur lequel elle a visiblement besoin de s'attarder est sa naissance, relatée en détail dans *Souvenirs pieux*, et la période couvrant les six premières semaines de sa vie, consignée dans les deux premiers volets du triptyque familial. *Quoi ? L'Éternité* débute par le retour de Michel et de Marguerite au Mont-Noir en 1903, évoque les hivers dans le Midi, l'installation dans l'appartement de la rue d'Antin, en passant par l'exil à Londres et le retour à Paris en pleine guerre. L'enfant, elle, reste à l'ombre du père qui domine le récit avec son existence pleine de péripéties.

Comment ressusciter ce qui appartient au passé, première étape de l'autobiographe ? Sauf dans le cas d'une amnésie totale, la mémoire individuelle, si maigre soit-elle, est la matière première de l'autobiographe. Sarraute part d'épisodes isolés qui ont « souvent comme déclencheur le souvenir d'une émotion ressentie »¹. L'intensité affective garantit l'authenticité des faits relatés, approche anti-cartésienne à propos de laquelle Philippe Lejeune remarque : « Éviter de reconstruire et de romancer. [...] Laisser tout en l'état après l'avoir dégagé. Présenter notre texte comme un journal de fouilles. Surtout ne pas faire ce que Marguerite Yourcenar a fait dans *Le Labyrinthe du monde*, ne pas rejointoyer à tout prix »².

Le procédé yourcenarien consiste à s'appuyer en premier lieu sur des souvenirs tangibles : petits bouts de papiers, objets hérités de Michel, lettres, témoignages oraux, photos. En fin de compte, Yourcenar ne s'attribue pas plus de réalité qu'au personnage d'Hadrien : « Ma propre existence, si j'avais à l'écrire, serait reconstituée par moi du dehors, péniblement, comme celle d'un autre [...] » (*MH*, p. 527).

Ayant déterminé le matériau utilisé dans l'espace autobiographique, il convient de décrire le processus de transformation qu'il subit lors de l'écriture. Du point de vue narratologique, Sarraute se distingue nettement de son homologue. Son texte se divise en soixante-dix épisodes à l'intérieur desquels deux voix dialoguent. En fait, la narratrice, qui tantôt prête sa voix à l'enfant, tantôt parle en adulte, s'entretient avec un interlocuteur qui

¹ Françoise van ROEY-ROUX, « Enfance de Nathalie Sarraute ou de la fiction à l'autobiographie », *Études littéraires* 17, 2, 1984, p. 214.

² Philippe LEJEUNE, *Les brouillons de soi*, Paris, Seuil, 1998, p. 269.

s'est chargé de censurer et de surveiller la spontanéité du souvenir et de l'expression écrite. Il la met en garde contre le « préfabriqué », danger auquel se voit confronté chaque autobiographe.

On peut également constater le caractère oral de l'autobiographie dialoguée de Sarraute. La narratrice, enfant et adulte à son gré, emploie l'imparfait et le passé composé et, en fonction de l'émotion suscitée, le présent historique. En dépit de la fragmentation du souvenir, le récit suit l'ordre chronologique des événements qui, conformément à l'autobiographique classique, sont narrés à la première personne.

À l'encontre de la narration autodiégétique de Sarraute, il y a hésitation chez Yourcenar dont la soi-disant autobiographie s'avère être une biographie. Le « moi » est-il « je » ou « elle » ? Dans *Souvenirs pieux*, Marguerite s'appelle tour à tour « cet enfant du sexe féminin » (p. 707), « l'enfant » (p. 722), « la petite » (p. 722), « la nouvelle-née » (p. 722), « cette fillette vieille d'une heure » (p. 723) et ne se sent à l'aise avec le pronom « je » que dans « Les Miettes de l'enfance », au bout de nombreux efforts. Et il semble bien qu'elle se soit forcée de s'identifier à la jeune fille qui ne cesse de lui échapper au fil des pages et sur la vie intime de laquelle elle ne s'autorise à révéler que peu de détails. Le plus intéressant dans une autobiographie reste, soyons-en conscients, ce qui est tu. Je vais y revenir.

Aucune histoire ayant pour objet l'enfance ne peut se passer des mythes qu'on se crée même si l'on ne se lance pas dans l'aventure de la plume. Ce que nous sommes, nous le sommes devenus à cause de... Qui n'a pas encore raisonné de la sorte ! La lecture approfondie d'*Enfance* met en lumière un événement crucial dans la formation de la personnalité de Nathalie Sarraute, à savoir le cruel abandon par sa mère. Cette dernière provoque chez la fillette des sentiments que la narratrice tâche de cerner. Aux yeux de Natacha, maman est « insouciant et distraite »³, « toujours un peu enfantine, légère »⁴. Par ailleurs elle s'impatiente lorsque Nathalie, malade, doit garder le lit, égoïsme qui vexe particulièrement la malade. Sournoisement, la marâtre se débarrasse de sa fille qui va vivre chez son père et sa belle-mère Véra, mécontente de l'arrivée de Natacha : « Je n'ai donc plus personne au monde à qui me plaindre. Maman ne songe même pas à venir me délivrer, ce qu'elle veut c'est que je reste ici, en me sentant moins malheureuse »⁵.

³ Nathalie SARRAUTE, *Enfance, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 996.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 1053.

Nonobstant la déception éprouvée, Nathalie se réjouit extrêmement lorsque sa mère, deux ans plus tard, se rend à Paris afin de revoir sa fille : « [...] Je sais que ce que je trouverai est ce que je peux avoir de plus proche sur terre, ma mère, on n'a qu'une mère, qui ne doit préférer sa mère à tout au monde, c'est ma mère que je vais rejoindre... »⁶.

Selon une poétique de l'autobiographie féminine, sur laquelle d'abondantes recherches ont été entreprises aux États-Unis, la représentation de la mère dans *Enfance* correspond au paradigme du discours de la fille :

Reliée à la nature, la mère devient corps alors que le père, associé à la culture, devient esprit. Le corps maternel *garantit* le regard admiratif de la fille parce qu'elle la regarde à son tour avec admiration et comble ses besoins corporels. Les besoins culturels de la fille doivent apparemment être satisfaits ailleurs⁷.

Dans cette perspective, le choix d'épithètes peu flatteuses fait par Nathalie Sarraute pour brosser le portrait de sa mère remplit tout à fait les conditions de la thèse postulée par la critique américaine. De plus, elle écrit des contes pour enfants, activité littéraire nettement inférieure à celle qu'exercera Nathalie. Décidément, maman n'est pas une intellectuelle.

L'importance que la fille attache au corps maternel s'exprime dans plusieurs passages d'*Enfance*. Elle se rappelle « la peau fine et soyeuse, si douce de son front, de ses joues »⁸ et se laisse aller à un véritable panégyrique du physique de maman : « Comme elle est belle... je ne peux m'en détacher, je serre plus fort la main de maman, je la retiens pour que nous restions là encore quelques instants, pour que je puisse encore regarder dans la vitrine cette tête... la contempler... »⁹.

Fidèle à la distribution traditionnelle des rôles des sexes au début du siècle dernier, le *pater familias* fait découvrir à la jeune fille le monde des livres et des sciences. Il l'aide dans ses problèmes de mathématiques, lui lit des contes avant qu'elle ne s'endorme et lui permet même de lui rendre visite dans sa fabrique de Vanves.

Réticent aux caresses, distant, parfois jusqu'à la froideur, c'est ainsi que Sarraute décrit son père à qui, cependant, l'unit « un lien à

⁶ *Ibid.*, p. 1128.

⁷ Kristi SIEGEL, *Women's Autobiographies, Culture, Feminism*, New York et al., Peter Lang (American University Studies XXVII, 6), 1999, p. 44 (c'est nous qui traduisons).

⁸ Nathalie SARRAUTE, *op. cit.*, p. 1009.

⁹ *Ibid.*, p. 1038.

part »¹⁰. « Mon père seul reste présent partout »¹¹, constate-t-elle plus tard tout en concluant avec regret : « [...] Je ne sentais pas envers lui ce que les autres appellent l'amour [...] »¹².

La caractérisation sommaire des parents de Sarraute n'est pas sans rappeler le roman familial de la petite Marguerite de Crayencour. Une mère, jeune, morte en couches, un père, peu doué pour suppléer la carence affective causée par la catastrophe initiale, assisté par deux bonnes : voilà les acteurs qui peuplent la scène après la disparition de Fernande. Celle-ci est dépeinte avec un détachement extraordinaire par Yourcenar. On a pitié de Fernande qui, rapprochée d'une gisante, se mue en « bloc inerte et clos » (*SP*, p. 733) sur son lit de mort comme si l'auteur avait voulu la dépouiller complètement de sa nature humaine. Sur ses rapports avec celle qu'elle n'a jamais connue, elle remarque sèchement : « J'avais traversé Fernande ; je m'étais quelques mois nourrie de sa substance, mais je n'avais de ces faits qu'un savoir aussi froid qu'une vérité de manuel [...] » (*SP*, p. 739). Après tout, nous communiquons Yourcenar sans sentimentalité, être orpheline de mère comporte aussi des avantages : « Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente » (*SP*, p. 744). Une morte, raisonne-t-elle peut-être, ne peut plus écraser une femme vivante.

Nous connaissons les réserves que l'écrivain a exprimées à l'égard de la psychanalyse. Il n'empêche qu'il est difficile d'accepter le sang-froid avec lequel elle commente les événements par lesquels débuta sa vie. On peut supposer que Marguerite, au moins inconsciemment, fut affectée par la perte précoce de la mère. Toujours est-il que sa naissance a coûté la vie à Fernande qui est venue occuper la place de Berthe, une autre morte, pensée qui a d'ailleurs traversé l'esprit de l'écrivain lors de la rédaction de ses mémoires : « C'est ce désastre, quel qu'il fût, qui m'a permis d'exister » (*AN*, p. 1170). D'où la conclusion de Simone Proust qui soutient la thèse selon laquelle « l'auteur s'obstinera toujours à nier le traumatisme qu'a constitué pour elle la mort [de] sa mère »¹³. Elle s'aventure encore plus loin dans son analyse et finit par se demander si Fernande aimait Marguerite. La réponse achèverait une seconde fois la femme de Michel : « Cette femme qui n'a pas été véritablement une épouse pour

¹⁰ *Ibid.*, p. 1141.

¹¹ *Ibid.*, p. 1012.

¹² *Ibid.*, p. 1086.

¹³ Simone PROUST, *L'autobiographie dans Le Labyrinthe du monde de Marguerite Yourcenar. L'écriture vécue comme exercice spirituel*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 30.

Monsieur de C... n'a pas été davantage une mère pour la petite Marguerite »¹⁴. Son jugement se fonde sur deux détails relevés dans *Souvenirs pieux*.

Première évidence : « Elle [= Fernande] détourna la tête quand on lui présenta l'enfant »¹⁵. Or, Simone Proust, nous présente une citation mutilée qui diffère du texte yourcenarien. La voici en entier : « La mère trop exténuée pour supporter une fatigue de plus détourna la tête quand on lui présenta l'enfant ». L'effet n'est pas le même, Fernande, épuisée par l'accouchement difficile, est à bout de forces. Laissons dormir Fernande et Freud.

Deuxième évidence : « Il n'est pas question que Fernande se déforme les seins ; l'enfant sera donc nourrie au biberon » (*SP*, p. 724). Convention ou manque d'affection ? Que la mère de Marguerite se conforme aux usages bourgeois en refusant d'allaiter le bébé ne fait pas de doute, en inférer qu'elle n'aime pas son enfant me paraît hâtif d'autant plus qu'une relation humaine est lente à naître.

S'il n'est pas possible de fournir la preuve d'un traumatisme natal, en revanche, il est clair que Yourcenar s'attache à refouler tout sentiment de regret par rapport à Fernande. « [...] Mon premier déchirement », explique-t-elle dans *Souvenirs pieux*, « ne fut pas la mort de Fernande, mais le départ de ma bonne » (*SP*, p. 744). Son existence, affirme-t-elle, ne la regarde pas, ce qui fait que ni douleur ni deuil ne peuvent l'atteindre.

Le vide laissé par la défunte est comblé dans la vie quotidienne par la Fräulein, gouvernante allemande de l'enfant, et par Barbara, femme de chambre de feu Madame de Crayencour. S'y ajoute Trier, brave chien qui se couche à côté du berceau de Marguerite au Mont-Noir.

Si la littérature est le lieu du rêve par excellence, autant en profiter pour se créer un ersatz de mère, une femme idéale, maman, amie, épouse, séductrice. Voilà l'antidote du traumatisme infantin obligé, « moteur de la fiction yourcenarienne »¹⁶, postulé par la critique psychanalytique. Il est incarné par Jeanne de Vietinghoff que l'écrivain adopte dans *Quoi ? L'Éternité* au détriment des remplaçantes qui se manifestent en cours de chemin :

¹⁴ *Ibid.*, p. 48.

¹⁵ *SP*, p. 722, cité d'après Simone PROUST, *op. cit.*, p. 48.

¹⁶ Linda STILLMAN, « Marguerite Yourcenar and the Phallacy of Indifference », *Studies in Twentieth Century Literature*, 9, 2, 1985, p. 266, cité d'après Charlotte HOGSETT, « Giving Birth to Marguerite Yourcenar », *Tulsa Studies in Women's Literature* 15,2 (Fall / Automne 1996), p. 333 (c'est nous qui traduisons).

L'enfance recomposée

Mais je n'étais pas la fille de Marie ; je n'étais pas non plus la fille de Fernande ; elle était trop lointaine, trop fragile, trop dissipée dans l'oubli. J'étais davantage la fille de Jeanne, de celle qui s'était promis de veiller sur moi dès ma naissance, et que Michel, en dépit de toutes ses rancœurs, n'avait cessé de me proposer comme une image parfaite de la femme. (*QE*, p. 1402)

Un essai intitulé « En mémoire de Diotime : Jeanne de Vietinghoff », consacré à l'amie de Michel, souligne l'impact que cette dernière eut sur Yourcenar. À propos de Jeanne, elle écrit : « J'ai négligé de dire combien elle était belle. [...] Sa vie, bien plus que son œuvre, me donne l'impression du parfait » (*EM*, p. 413).

Jeanne correspond au paradigme du corps maternel auquel j'ai eu recours plus haut pour mettre en évidence la dichotomie mère – père dans le contexte familial. Les qualités de l'âme et du physique l'emportent sur l'intellect ; le mythe maternel n'est pas remis en question par Yourcenar lorsqu'elle esquisse le portrait de sa mère d'élection : « Jeanne de Vietinghoff, morte tout récemment, a laissé quelques livres. Certains de ces livres sont fort beaux. Ils n'offrent cependant qu'une image affaiblie d'elle-même » (*EM*, p. 408). Euphémisme bien placé en ce qui concerne le modeste talent littéraire de Jeanne dont le rôle ne fut pas de fournir la nourriture intellectuelle qui aura une influence cruciale sur la carrière de l'écrivain.

Ce domaine appartient au père qui combine les fonctions de lecteur de contes de fées, précepteur de circonstance, guide dans les musées parisiens ainsi que dans les innombrables voyages à travers l'Europe. Force est de reconnaître les parallèles avec le père de Sarraute avec qui Michel a en commun l'incapacité de câliner. Yourcenar n'oublie pas de mentionner ce défaut lorsqu'elle se met à rédiger ses mémoires : « Je ne me souviens pas (en 24 ans) d'un baiser autre que le baiser sur les deux joues, amical et routinier, du matin, et du même baiser, un peu plus solennel le soir »¹⁷. Sur les liens affectifs qui existaient entre la fille et ce monsieur qui avait l'air d'un corsaire, elle hésite, écho lointain de l'enfance de Sarraute : « Je ne sais si j'aimais ou non ce monsieur de haute taille, affectueux sans cajoleries, qui ne m'adressait jamais de remontrances et parfois de bons sourires » (*QE*, p. 1292). Inutile de s'étendre sur la tendresse étiolée des pères d'antan. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient et, en l'occurrence, même un peu plus dans la mesure où ni le père de Nathalie ni celui de Marguerite ne cherchait à imposer à sa fille l'éducation répandue à

¹⁷ Documents préparatoires à *Quoi ? L'Éternité*, fonds Harvard, cité d'après Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 62.

l'époque, qui les aurait condamnées à la passivité et à la soumission. Le handicap de la mère absente est équilibré par une liberté pédagogique et, de bonne heure, par l'initiation au monde de la pensée.

Au terme de mon travail, j'essaie de résumer les sujets abordés. La première différence – la plus évidente d'ailleurs – entre *Enfance et Quoi ? L'Éternité* réside dans l'importance accordée au protagoniste. Dans l'autobiographie sarrautienne, le récit est dominé par Nathalie alors que dans l'œuvre de Yourcenar, Marguerite « est un personnage *in absentia*, une sorte de lieu de cohésion sémantique autour duquel tourne la narration »¹⁸ pour reprendre le mot de Valeria Sperti. Sans aucun doute, *Le Labyrinthe du monde* vibre de la présence de Michel qui reflète et commente un temps révolu parce qu'antérieur à la mémoire de l'écrivain.

Quant aux techniques narratives appliquées, Sarraute se sert du montage, de la fragmentation et du dialogue, aboutissant à une présentation sérielle des motifs, à l'intérieur desquels la deuxième voix, soucieuse de veiller sur le développement du texte, entame un discours métanarratif adressé à la narratrice.

Yourcenar, elle, témoigne d'une esthétique moins classique qu'on ne le croit et qui se traduit par « [...] un goût de la mosaïque, une prédilection pour l'assemblage de matériaux divers dont le résultat est encore [= au départ] aléatoire »¹⁹.

Ce qui m'a motivé à m'engager dans l'étude des œuvres en question est l'absence de la mère, commun dénominateur de l'enfance de deux femmes qui naquirent à la Belle Époque et grandirent aux premières décennies du siècle passé. Quelle empreinte les autobiographies portent-elles de cette rupture initiale ? Sarraute extrait la douleur et l'agressivité des profondeurs de la mémoire. Yourcenar affiche une attitude de détachement par laquelle elle semble dénier le malheur de Fernande. Celle-là n'est pas ma mère, continue-t-elle à protester : il a fallu qu'on en reparle.

¹⁸ Valeria SPERTI, *Écriture et mémoire. Le Labyrinthe du monde de Marguerite Yourcenar*, Naples, Liguori Editore (Critica e letteratura 16), 1999, p. 18.

¹⁹ Christophe CARLIER, « La naissance d'un écrivain. Étude du premier chapitre de *Souvenirs pieux* », *Bulletin de la SIEY*, n° 6, mai 1990, p. 40.